OÙ EN EST LE DIALOGUE ENTRE LES RELIGIONS DANS LE MONDE CONTEMPORAIN ?

Quarante ans après la rencontre historique d'Assise

Conférence à Liège – 9 novembre 2026

Mesdames et Messieurs,

Monseigneur, chers amis, chers frères et sœurs en humanité,

C'est avec une profonde émotion que je prends la parole aujourd'hui, quarante ans après un événement qui a marqué l'histoire du dialogue interreligieux : la rencontre d'Assise, organisée le 27 octobre 1986 à l'initiative du pape Jean-Paul II.

Ce jour-là, des hommes et des femmes de religions différentes se sont réunis autour d'une aspiration commune : prier pour la paix et rappeler au monde que celle-ci est une responsabilité qui nous concerne tous.

Je voudrais remercier chaleureusement la Communauté de Sant'Egidio, qui fait vivre cet esprit depuis quarante ans. J'ai eu le privilège de participer à certaines de ses rencontres, notamment à Anvers, en 2014. J'en garde le souvenir d'une expérience profondément humaine : celle de personnes qui, sans renoncer à leurs convictions, acceptent de se rencontrer, de s'écouter et de chercher ensemble un chemin vers la fraternité.

Mais, quarante ans après Assise, une question s'impose : avons-nous réellement progressé ? Le dialogue entre les religions a-t-il rendu notre monde plus pacifique ?

Lorsque nous regardons les guerres, les persécutions, les actes terroristes et la montée des haines, nous pourrions être tentés de répondre par la négative.

Pourtant, je voudrais défendre ce soir une conviction : **le dialogue interreligieux n'a pas échoué, mais il doit franchir une nouvelle étape.**

Il ne suffit plus de se rencontrer. Il faut apprendre à se comprendre, avoir le courage de se dire la vérité et, surtout, accepter de devenir responsables les uns des autres.

C'est cette conviction que je voudrais partager avec vous.

1. Assise : apprendre à être différents sans devenir ennemis

Pour comprendre la portée de la rencontre d'Assise, souvenons-nous du monde de 1986. La guerre froide faisait peser sur l'humanité la menace d'une confrontation nucléaire. C'est dans ce contexte que Jean-Paul II prit une initiative audacieuse : réunir les représentants des grandes religions pour prier pour la paix.

Il ne leur demandait pas d'effacer leurs différences ou de prétendre que toutes les religions enseignent la même chose. Il leur demandait de témoigner ensemble que, malgré leurs différences, ils partageaient une responsabilité envers l'humanité.

Ce jour-là, les religions acceptèrent d'être différentes sans être ennemies.

Voilà, me semble-t-il, la première grande leçon d'Assise.

Nous commettons parfois une erreur lorsque nous parlons de dialogue : nous imaginons qu'il faut gommer les différences pour parvenir à la paix. Mais une paix fondée sur l'effacement des identités serait fragile.

Pourquoi faudrait-il qu'un Juif renonce à sa judéité, qu'un chrétien atténue sa foi ou qu'un musulman dissimule ses convictions pour pouvoir rencontrer son voisin ?

Le véritable dialogue commence lorsque je peux dire à l'autre :

« Je ne partage pas nécessairement tes convictions. Je ne comprends pas toujours tes pratiques. Mais je reconnais ta dignité, je respecte ta liberté et je refuse que nos différences deviennent une raison de nous haïr. »

Cette distinction est essentielle. Le dialogue ne consiste pas à renoncer à ce que nous sommes, mais à reconnaître que l'autre possède, lui aussi, le droit d'être pleinement ce qu'il est.

Il faut toutefois ajouter une vérité : les religions n'ont pas été automatiquement des instruments de paix. L'histoire nous rappelle qu'elles ont parfois été instrumentalisées pour justifier la violence et la haine.

La question n'est donc pas seulement de savoir ce que les religions enseignent, mais ce que les croyants font de leurs enseignements. Le dialogue exige une rencontre avec l'autre, mais aussi un examen de conscience au sein de sa propre communauté.

2. Un monde où l'on communique davantage, mais où l'on s'écoute moins

Quarante ans après Assise, nous vivons dans un monde paradoxal.

Jamais nous n'avons disposé d'autant de moyens pour communiquer. En quelques secondes, nous pouvons échanger avec quelqu'un à l'autre bout de la planète, découvrir ses traditions et mieux connaître ses croyances.

Et pourtant, nous avons parfois de plus en plus de mal à nous comprendre.

Nous communiquons davantage, mais nous nous écoutons moins. Nous disposons d'une quantité immense d'informations, mais nous sommes également exposés aux rumeurs, aux manipulations et aux discours de haine.

Les réseaux sociaux peuvent rapprocher les êtres humains. Ils peuvent aussi transformer un préjugé en certitude et une colère individuelle en hostilité collective.

Nous finissons alors par regarder notre voisin non plus pour ce qu'il est, mais à travers les conflits et les discours qui nous séparent.

Un musulman ne doit pas être rendu responsable des crimes de terroristes qui prétendent agir au nom de l'islam. Un chrétien ne doit pas porter une responsabilité collective pour toutes les violences commises au cours de l'histoire par des personnes se réclamant du christianisme. Et un Juif ne peut être tenu collectivement responsable de toutes les décisions du gouvernement israélien, comme si son identité juive lui retirait le droit d'être un individu à part entière.

Lorsque nous oublions cette distinction, les conflits internationaux pénètrent dans nos quartiers, nos écoles, nos universités et nos lieux de culte. Nous transformons des désaccords politiques en affrontements entre communautés et des événements tragiques en prétextes à la haine.

Or, nous ne sommes pas condamnés à hériter des haines du passé. Nous pouvons choisir de ne pas les transmettre.

C'est précisément l'une des missions du dialogue interreligieux : empêcher que les drames du monde détruisent la possibilité de vivre ensemble dans nos propres sociétés.

3. La tradition juive : la dignité humaine avant toutes les différences

Permettez-moi, en tant que Grand Rabbin, de partager avec vous une conviction profondément enracinée dans la tradition juive.

La Genèse nous enseigne que l'être humain a été créé à l'image de Dieu : *Betsélem Elohim*.

Cette affirmation est fondamentale. Elle signifie que la dignité humaine ne dépend ni de la religion, ni de la nationalité, ni de l'origine. Elle précède toutes les distinctions que les hommes établissent entre eux.

La Michna, dans le traité Sanhédrin, pose une question remarquable : pourquoi l'humanité descend-elle d'un seul homme, Adam ? Elle répond notamment que c'est pour que personne ne puisse dire à son prochain : « Mon père est plus grand que le tien. » « Mon sang est plus rouge que le tien ».

Autrement dit, personne ne peut se prétendre supérieur à un autre en raison de ses origines. Nous partageons une même humanité, même si nous empruntons des chemins spirituels différents.

La Torah nous enseigne également : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Mais elle va plus loin encore : « Vous aimerez l'étranger ».

Pourquoi cette insistance ?

Parce que nous éprouvons spontanément davantage de compassion pour ceux qui nous ressemblent. L'étranger nous oblige à franchir cette frontière invisible qui sépare ceux que nous connaissons de ceux que nous ne connaissons pas.

La Torah nous donne alors une raison profonde de le faire : « Vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte. »

Souvenez-vous de votre vulnérabilité. Souvenez-vous de votre souffrance. Ne faites pas subir à autrui ce que vous n'auriez pas voulu subir vous-mêmes.

La mémoire de la souffrance doit devenir une école de responsabilité.

Nous ne devons jamais permettre que notre propre douleur nous empêche de reconnaître celle d'autrui. Cela ne signifie pas que toutes les situations se ressemblent ou que toutes les responsabilités sont identiques. Cela signifie que la souffrance humaine ne perd jamais sa valeur parce qu'elle est éprouvée par quelqu'un qui n'appartient pas à notre communauté.

La paix ne peut pas non plus se construire en tordant le cou à la vérité. Elle ne consiste pas à demander aux victimes de se taire ni à dissimuler les injustices pour préserver une apparence d'harmonie.

La véritable paix est celle qui permet de regarder la vérité en face sans renoncer à notre humanité.

C'est dans cet esprit que je voudrais aborder une réalité qui me préoccupe profondément : la recrudescence de l'antisémitisme.

En Europe, des Juifs sont confrontés à des menaces, à des agressions et à des insultes. Des familles s'interrogent avant de rendre visible leur identité. Des institutions juives doivent renforcer leur sécurité.

Je voudrais le dire avec gravité : **l'antisémitisme n'est pas seulement un problème qui concerne les Juifs. C'est un problème qui concerne toute la société.**

Lorsqu'une communauté est menacée en raison de son identité, ce n'est pas seulement sa sécurité qui est en danger. C'est un principe fondamental de notre vie commune qui est atteint.

Nous ne pouvons pas nous contenter de condamner l'antisémitisme après chaque agression. Nous devons le combattre à sa racine : dans les préjugés, les théories du complot, les discours de haine et toutes les formes de culpabilisation collective.

Et cette responsabilité vaut pour toutes les formes de haine religieuse.

Un responsable religieux ne peut pas se taire lorsque les victimes appartiennent à une autre communauté. Il ne peut pas considérer que la souffrance de l'autre ne le concerne pas.

La fraternité commence véritablement lorsque nous défendons la dignité de ceux qui ne sont pas des nôtres.

4. Passer des paroles aux actes

Alors, comment construire un dialogue interreligieux authentique ?

Je voudrais insister sur une exigence : nous devons passer du dialogue des paroles au dialogue des responsabilités.

Les rencontres, les conférences et les déclarations communes sont utiles. Mais une question doit toujours nous accompagner : qu'est-ce qui change concrètement dans la vie des hommes et des femmes grâce à notre dialogue ?

Un dialogue qui ne dépasse jamais les murs d'une salle de conférence risque de rester sans lendemain.

Le dialogue prend toute sa force lorsque des responsables religieux interviennent ensemble dans les écoles pour combattre les préjugés, lorsqu'ils apprennent aux jeunes à vérifier les informations qu'ils reçoivent, lorsqu'ils défendent une communauté victime de discrimination ou lorsqu'ils rendent visite à des personnes isolées.

Il devient concret lorsque des Juifs, des chrétiens et des musulmans unissent leurs efforts pour aider les plus démunis, accompagner des familles en difficulté ou soutenir des personnes âgées abandonnées à leur solitude.

Dans ces moments, nos différences ne disparaissent pas. Elles cessent simplement d'être un obstacle à l'action commune.

J'ai eu, au fil des années, la joie de participer à des initiatives de dialogue entre juifs, chrétiens et musulmans en Belgique. J'ai pu constater combien une rencontre personnelle peut transformer le regard que nous portons les uns sur les autres.

Lorsque nous apprenons à nous connaître, nous ne voyons plus seulement le représentant d'une religion. Nous découvrons une personne, une famille, une histoire, des convictions et des inquiétudes.

La confiance ne naît pas toujours de grands événements. Elle se construit souvent par un appel téléphonique, une visite, un repas partagé ou un message de solidarité après une épreuve.

Ces gestes paraissent modestes. Pourtant, ils créent des liens capables de résister aux tempêtes.

Nous devons aussi investir dans l'éducation. Un jeune qui ne connaît rien aux autres religions risque de construire son jugement à partir de caricatures. Il faut donc créer des occasions de rencontre, faire découvrir les lieux de culte, présenter les traditions et permettre aux jeunes de poser librement leurs questions.

L'objectif n'est pas de fabriquer une religion commune. Il est de former des citoyens capables de vivre ensemble sans renoncer à leur liberté de conscience.

Car une identité forte n'a pas besoin d'un ennemi pour exister.

On peut être profondément attaché au judaïsme sans être hostile au christianisme ou à l'islam. On peut être un chrétien convaincu sans mépriser les autres traditions. On peut être un musulman fidèle à sa foi sans considérer les autres croyants comme des adversaires.

La véritable force d'une identité ne se mesure pas à sa capacité d'exclure, mais à sa capacité de rester fidèle à elle-même tout en reconnaissant la dignité de l'autre.

5. Redonner une âme à la paix

Pourquoi les religions doivent-elles continuer à s'engager dans le dialogue ? Pourquoi ne pas laisser cette responsabilité aux diplomates et aux responsables politiques ?

Parce que la paix ne se résume pas à l'absence de guerre.

Bien sûr, elle exige des accords politiques, des institutions solides, des garanties de sécurité et le respect du droit. Mais une paix durable exige également une transformation intérieure. Elle demande de lutter contre la peur, de résister à la vengeance et de reconnaître l'humanité de celui que nous considérons comme un adversaire.

Les religions peuvent contribuer à cette transformation parce qu'elles s'adressent à la conscience humaine. Elles rappellent que la vie est précieuse, que la dignité ne se négocie pas et que la force impose des responsabilités.

Le prophète Isaïe nous offre une vision magnifique de l'avenir : les peuples transformeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en instruments destinés à cultiver la terre.

Cette vision n'est pas une promesse selon laquelle la paix arrivera toute seule. C'est un appel à transformer les instruments de destruction en instruments de vie.

Aujourd'hui, nous savons construire des machines extraordinaires. Nous développons l'intelligence artificielle et accomplissons des progrès scientifiques considérables. Mais le progrès technique ne garantit pas le progrès moral.

Nous savons communiquer instantanément, mais savons-nous encore écouter ? Nous accumulons les connaissances, mais savons-nous les transformer en sagesse ?

La réussite d'une civilisation ne se mesure pas uniquement à sa puissance ou à ses richesses. Elle se mesure aussi à la manière dont elle traite les plus vulnérables, protège les minorités et transmet aux générations futures le goût de la justice.

Les religions ont ici une responsabilité particulière. Elles ne peuvent pas prêcher la paix à l'extérieur et tolérer la haine à l'intérieur. Elles ne peuvent pas invoquer la fraternité universelle tout en fermant les yeux lorsque leurs propres discours contribuent à déshumaniser autrui.

La crédibilité de nos traditions dépend de notre capacité à mettre nos actes en accord avec nos paroles.

6. Quarante ans après Assise : quelle responsabilité pour demain ?

Mesdames et Messieurs,

Quarante ans après Assise, nous devons franchir une nouvelle étape.

La première consistait à nous rencontrer. La deuxième, à apprendre à nous connaître. La troisième, celle qui se présente aujourd'hui à nous, consiste à faire de cette connaissance une responsabilité commune.

Passer de la rencontre à l'engagement. Des déclarations à l'action. De la tolérance à la fraternité.

La tolérance signifie que j'accepte que l'autre vive selon ses convictions, même si je ne les partage pas.

La fraternité va plus loin. Elle signifie que la présence de l'autre ne m'est pas indifférente. Que sa souffrance m'interpelle, que son humiliation me concerne et que sa sécurité fait partie de ma propre conception de la justice.

Je ne demande pas à mon voisin de devenir comme moi. Je lui demande de construire avec moi une société dans laquelle nous pourrons vivre dignement.

Pour cela, trois engagements me paraissent essentiels.

Le premier est de ne jamais abandonner la vérité. Nous devons pouvoir parler des conflits, des discriminations et des injustices sans les dissimuler. Une paix durable ne peut se construire sur le mensonge ou sur le silence imposé aux victimes.

Le deuxième est de ne jamais abandonner la rencontre. Même lorsque les tensions sont fortes, même lorsque les désaccords semblent insurmontables, nous devons préserver des espaces où les êtres humains peuvent se parler autrement que par des slogans et des accusations.

Le troisième est de ne jamais abandonner notre responsabilité. Chaque communauté doit avoir le courage d'examiner ses propres discours, de combattre les préjugés en son sein et de défendre les personnes menacées, même lorsqu'elles appartiennent à une autre tradition.

Ces engagements exigent de la persévérance, de l'humilité et du courage.

Mais le dialogue n'est pas un signe de faiblesse. Il est une manifestation de force morale.

Il est plus facile de se replier sur soi que de rencontrer celui que l'on ne comprend pas. Plus facile de répéter un préjugé que de le remettre en question. Plus facile de condamner un groupe entier que de prendre le temps de comprendre la complexité des situations humaines.

Le dialogue ne garantit pas que nous serons toujours d'accord. Il nous garantit que nous n'aurons pas renoncé trop vite à notre responsabilité les uns envers les autres.

Et c'est déjà considérable.

Conclusion : ne jamais désespérer de l'être humain

Je voudrais terminer par une parole de Hillel, l'un des grands maîtres de la tradition rabbinique, dans le Traité des Pères :

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Mais si je ne suis que pour moi, que suis-je ? Et si ce n'est pas maintenant, quand ? »

Ces trois questions résument, me semble-t-il, tout le défi du dialogue interreligieux.

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? »

Chaque communauté a le droit de préserver son identité, sa mémoire, ses traditions et sa liberté religieuse. Le dialogue ne demande à personne de renoncer à ce qu'il est.

« Mais si je ne suis que pour moi, que suis-je ? »

Une identité qui ne s'ouvre jamais à la souffrance de l'autre risque de devenir un enfermement. Une foi qui ne produit aucune responsabilité envers autrui perd une part essentielle de sa vocation morale.

« Et si ce n’est pas maintenant, quand ? »

Nous ne pouvons pas remettre indéfiniment à demain la construction de la paix.

Quarante ans après Assise, nous devons nous demander quel monde nous voulons transmettre à nos enfants. Un monde où les religions seront des frontières, où les communautés vivront dans la méfiance et où les conflits lointains deviendront des haines de voisinage ? Ou un monde où les convictions religieuses pourront devenir des sources de solidarité, de justice et de fraternité ?

Je veux croire que ce second monde est possible.

Non pas parce que les difficultés seraient moins graves qu’elles ne le sont, mais parce que l’histoire n’est jamais entièrement écrite à l’avance.

Une rencontre peut défaire une caricature entretenue pendant des générations. Une parole de vérité peut empêcher une haine de se transmettre. Une amitié entre deux personnes de religions différentes peut devenir un exemple pour des centaines d’autres.

Nous ne pouvons pas toujours arrêter une guerre. Nous ne pouvons pas effacer instantanément les blessures de l’histoire.

Mais nous pouvons refuser de participer à la haine. Nous pouvons protéger celui qui est menacé. Nous pouvons enseigner à nos enfants le respect de l’autre. Nous pouvons faire de nos lieux de culte des lieux de responsabilité et de nos traditions spirituelles des sources de compassion.

Il y a quarante ans, à Assise, des hommes et des femmes de religions différentes se sont réunis pour prier pour la paix.

Aujourd’hui, notre tâche est de poursuivre cet héritage : faire en sorte que la prière nous conduise à l’action, que la foi nous conduise à la responsabilité et que la rencontre nous conduise à la fraternité.

Je voudrais vous laisser avec cette conviction :

La paix entre les religions ne commencera pas le jour où nous croirons tous la même chose. Elle commencera véritablement lorsque nous comprendrons que nous n'avons pas besoin de croire la même chose pour reconnaître en chaque être humain une dignité qui nous oblige.

Alors, peut-être, l'esprit d'Assise aura-t-il véritablement accompli sa mission.

Non pas lorsque nos différences auront disparu, mais lorsqu'elles ne seront plus une raison de nous combattre.

Non pas lorsque nous n'aurons plus de désaccords, mais lorsque nous aurons appris à les affronter sans nous déshumaniser.

Et non pas lorsque nous aurons simplement prononcé le mot « paix », mais lorsque nous aurons fait de la paix une responsabilité quotidienne.

Car la paix n'est pas seulement un horizon que nous contemplons.

Elle est un chemin que nous devons parcourir ensemble.

Que le Dieu auquel nous nous adressons selon nos traditions respectives nous donne la sagesse de rechercher la paix, le courage de défendre la justice et l'humilité de reconnaître en chaque être humain un frère ou une sœur en humanité.

Je vous remercie.

Grand Rabbin Albert Guigui